

Concours

E A E

Section/Option

0 1 0 0 A

Epreuve

1 0 2

Matière

0 3 0 2

Spontanément la question de l'habiter renvoie de manière très simple à une question portant sur la localisation dans le monde : j'habite une chambre dans un appartement, de manière plus large un quartier, dans telle ville. Si je suis en France et que je parle à un agrégatif en sortant du concours j'arrête à ce niveau de délimitation la réponse. Habiter c'est donc d'abord avoir un "où je vis" de manière quotidienne et familière. Un chez moi domestique, un voisinage, une communauté locale et enfin appartenir à une communauté politique territorialisée. Voilà pour l'habiter du point de vue de la situation dans l'espace. Mais habiter c'est aussi évoquer un "comment" je me rapporte à mon environnement intime, familier, et de plus en plus éloigné. Notons que cet éloignement n'est pas nécessairement un éloignement spatial qui s'écoule par la distance objective mais cet éloignement et cette proximité qui caractérisent mon habiter renvoie à des degrés de familiarité ou d'étrangeté avec les usages et les significations ambiantes. Par exemple, je me sens comme un poisson dans l'eau dans le quartier de Beaubourg où j'ai mes habitudes où je vais souvent réviser ou milieu d'autres étudiants, mais dès que j'ai franchi le boulevard Sébastopol à moins de 100 mètres de là, en plein Châtelet les Halles, les attitudes, les manières de faire me sont beaucoup moins familières et lorsque je m'y balade j'ai moins l'impression d'appartenir à tout ce petit monde que d'explorer un environnement qui

m'est relativement étranger : boutiques de vêtements tendues, groupes de jeunes aux looks très stylisés, etc. Sa délimitation entre ces deux quartiers qui ont deux petits "mondes" n'est pas visible mais relève de l'appropriation collective des lieux qui passe par des usages, des monnaies de foire partagées et renforcées. Habiter c'est s'inscrire sous cette familiarité de l'usage, se sentir quelque peu appartenir à ce qui s'y déroule de manière synchronisée. Habiter renvoie donc d'une part à une localisation géographique mais aussi à un sentiment d'appartenance (sentiment d'être "chez soi") susceptible de degrés à un ensemble de signes, de pratiques, d'attitudes usuelles et partagées. Ce second sens de l'habiter qui en fait un mode d'être, une disposition affective particulière qui distingue le plus proche et le plus lointain par la familiarité ressentie dans l'environnement nous semble surdéterminer le premier. Je pense habiter au sens d'avoir mon adresse, ma localisation et mon être dans un lieu et ne pas parvenir à m'y sentir bien, ne pas arriver à m'y reconnaître. Je dirais alors que j'y habite seulement lorsque les lieux me seront devenus familiers, avec le temps. Nous avons vu que dire où j'habite implique de marquer une série de délimitations qui vont du plus proche au plus lointain. De ce point de vue le monde apparaît comme le dernier terme de cette régression au plus lointain, terme au-delà duquel il n'y a plus de délimitation. En ce sens dire j'habite le monde, du point de vue de la localisation c'est ne donner aucune information instructive. En revanche au second sens, parler d'habiter le monde c'est désigner un rapport au monde comme à ce qui dans une certaine mesure m'appartient, me regarde ou m'est familier. Nous l'avons vu, habiter c'est toujours se sentir chez soi mais aussi se sentir sous un rapport de familiarité avec les objets et les autres individus. Il y a donc différentes manières d'habiter et si seul, entre ses quatre murs, je suis chez moi là où c'est moi exclusivement qui

habiter et laisse des traces, mais je ne suis ouais, et peut-être en un autre sens, chez moi avec mes amis dans notre café favori donne dans le sentiment d'appartenir à un groupe.

2° Habiter, qui est un mode d'être, se spécifie par des formes de répartition d'avec le moins familier et par des formes d'appartenance à des configurations sociales collectives. Mais alors que peut bien signifier habiter le monde, c'est à dire ce qui se manifeste comme toujours ou delà, toujours en excès sur nos sphères d'appartenance les plus proches, mes usages les plus familiers. Comment spécifier mon rapport au monde du point de vue de l'habiter c'est à dire d'un sentiment de familiarité, d'appartenance qui se définit toujours même si il se rapporte à des sphères et des relations plus étrangères? En effet, le monde en tant que totalité de tout ce à quoi je me rapporte comme plus ou moins lointain englobe nécessairement cet ou-delà plus étranger par lequel je délimite mon appartenance. Il faut donc chercher à définir autrement ce qu'est habiter quand nous cherchons à le définir dans son rapport au monde. Du point de vue de l'habiter, le monde c'est d'abord la Terre et l'ensemble des usages possibles, de ce point de vue habiter le monde renvoie à la manière dont nous transformons le monde "naturel" et produisons nos conditions d'existence. Parler d'habiter le monde c'est donc s'inquiéter de l'usage et des transformations que l'homme fait subir à la planète et à lui-même: Ici nous rencontrons les enjeux que posent la mondialisation c'est à dire l'extension du monde de l'usage humain à l'ensemble de la planète, sans reste. Parler d'habiter le monde c'est donc interroger la légitimité de ce rapport de enquête et des ménagements qui constitue la manière dominante de penser et d'ordonner notre prise sur la nature et notre familiarité avec les choses. Notre rapport au monde comme lieu où nous habitons doit-il être compris comme rapport d'appropriation de délimitation ordonné à l'usage et donc à l'utilité comme somme ou bien doit-on comprendre "habiter le monde" comme une

propriété, et une préoccupation qui irradie notre manière d'être, proprement humaine, et qui ne renvoie pas à l'idée d'un enlèvement mais à une forme de compréhension de l'être, une forme d'existence pour laquelle il en va toujours de la question du monde.

Nous chercherons à toucher cette difficulté portant sur le sens de notre rapport noté au monde en trois moments.

Dans un premier temps nous chercherons à montrer pourquoi cette question de l'habitation du monde est une question qui spécifie le rapport proprement humain à son environnement.

Ensuite nous chercherons à caractériser le rapport au monde comme rapport d'habitation confronté à une sygnification infinie : vouloir habiter le monde c'est en ce sens vouloir toujours être là bas comme chez soi.

Enfin dans un dernier temps nous chercherons à distinguer les différentes formes que peut prendre le projet de transformation du monde et de production de soi afin de tenter de montrer à quelles conditions habiter le monde activement peut signifier réaliser autre chose qu'un organisation du monde et une destruction des mondes non-humains.

Pour nous, aujourd'hui, la question de comment habiter le monde se présente comme une question pressante et comme un problème réel lié à l'extension des formes de vie humaines jusqu'à la délimitation et l'occupation de la quasi-totalité du globe. Mais la conscience d'un monde comme totalité englobante qui existe au delà de notre monde ambiant est un fait dont l'histoire des différentes civilisations nous apporte, par l'intermédiaire des différentes cosmologies, une preuve solide. Nous chercherons ici à spécifier ce qui distingue l'homme dans sa manière d'habiter. Voir l'extrait distingué, dans l'histoire de l'homme et le monde de l'homme différentes manières pour un vivant de configurer, par sélection des variables au sein de son univers sensoriel, un monde comme réseau de

Concours

E A E

Section/Option

0 1 0 0 A

Epreuve

1 0 2

Matière

0 3 0 2

significations et de valeurs référées à l'organisme vivant comme à leur centre. Cette constitution d'un "monde ambiant" (Umwelt) par sélection active dans l'environnement (Umgebung) de variables et insensibilité à d'autres est au trait commun à tout organisme vivant. Ce monde de la tique peut être décrit suite à un ensemble d'observations du comportement de la tique dans son milieu naturel. Si je peux décrire le monde de la tique c'est que mon environnement (Umgebung) me permet d'identifier des variables indépendamment de leur valeur vitale pour moi comme pour la tique. Si l'homme à ce premier niveau se distingue de l'animal en ce qu'il a un monde ambiant organisé selon ses besoins, dont la présence est la plupart du temps inconsciente, mais également un environnement lequel est un monde ouvert, dénué de valeur. C'est le fait que j'aie un environnement qui me permet de décrire quelque chose comme le monde de la tique et de distinguer ce sens de "monde" de l'environnement en un sens plus étendu. Pour l'homme le monde environnant est toujours conçu sur fond de monde : en droit, dans la mesure où nous connaissons le monde de la tique comme se déployant au sein d'un environnement plus vaste, nous ne pouvons considérer notre propre monde ambiant (Umwelt) l'"Umgebung" comme distinct de celui de la tique, il existe donc un monde ou delà des significations des perceptions et des valeurs qui constituent notre monde environnant.

De plus l'activité humaine a cette double caractéristique d'être une activité technique, de production d'outils et donc de transformation de la nature, mais

également d'être capable de symboliser l'univers et d'utiliser les symboles pour modéliser et maîtriser ainsi les phénomènes matériels. Ce rapport technique au milieu et la capacité de mathématiser l'univers nous font connaître l'existence objective d'un monde des phénomènes physiques qui constituent l'univers selon des lois universelles. Ce troisième monde, que l'on peut comprendre ^{résultat de} comme la tentative de connaître le monde qui s'étend au delà de notre monde ambiant, peut être qualifié de monde proprement "inhumain", étranger aux valeurs qui organisent notre monde à nous hommes vivants, notre Umwelt. Selon cette analyse conduite par Georges En-guillerm dans "Je vis et mon milieu" (La connaissance de la vie) on peut distinguer pour l'homme au moins deux concepts de monde dont seul le premier (le Umwelt comme Umwelt de l'homme) a une valeur pratique et peut être assimilé à un rapport d'habitation au monde. Mais ~~est~~ l'homme a cette caractéristique qu'il connaît le monde comme au-delà de son monde ambiant et même au delà du monde qui se donne à lui comme horizon et limite de ses explorations. L'homme est donc, du fait de ce rapport de connaissance et du fait de la constitution d'une science objective de l'univers, conscient d'habiter selon un agencement propre et familier qui constitue son monde ambiant dans un monde comme existant indépendamment et au delà de lui.

Mais sous ce monde ambiant et sous cette prise réalisée à l'aide des autres hommes et par la technique et la transformation de la nature sur l'environnement l'espèce humaine ne pourroit pas se maintenir dans l'existence. Ce rapport technique et d'aménagement du monde en monde de l'homme, revient finalement par cette schématisation, fruit de l'activité humaine de transformation de la nature, à produire le monde comme monde humain en même temps que la distinction culture/nature. On voit ici qu'habiter, c'est ménager un espace et l'organiser en système de signes et d'objets, c'est pour

l'homme transformer, produire, et par là se produire et se transformer. En tant que la vie humaine est nécessairement activité sociale de production, le sens familier pour l'homme renvoie non pas à l'instinct mais à des significations qui sont le fruit du travail humain aux objets manufacturés et durables (donc avec outils et instruments non immédiatement consommés). Hannah Arendt, ou plutôt 4 de Condition de l'homme moderne insiste sur ce fait que ce qui garantit l'existence d'un monde familier d'un habitat pour l'homme c'est ce "monde de l'œuvre" en tant qu'il est suffisamment durable pour garantir l'unité et la permanence dans le temps. C'est ce caractère durable et permanent du monde assuré et des significations qu'il maintient qui rend possible l'existence d'une nature laquelle n'est constituée que par l'acte de délimitation que en quoi consiste le monde de la culture et de l'œuvre.

Nous avons vu dans cette première partie que la vie humaine se caractérise par le fait qu'elle configure plusieurs mondes : le monde de la perspective vitale ou existentielle et le monde objectif de la science. Nous avons par ailleurs caractérisé le monde pour l'homme par l'activité de transformation de la nature et consécutivement de production de son être social dans un monde des ustensiles et des significations culturelles durable.

On peut spécifier l'idée d'habiter le monde comme activité humaine de transformation et de production. Cela signifie que l'homme devient en tant qu'il déploie son activité et ainsi se transforme, de ce point de vue habiter le monde signifie avoir une histoire. Ainsi dans leur être historiques les différents groupes humains ont occupé différents endroits du globe en une histoire et des modalités culturelles différentes : le même monde tel que nous le connaissons en habitants ; cette Terre, ou donc de modes différents de compréhension. À habiter et pour l'homme une activité qui renvoie à ~~des~~ une diversité de manières de se regrouper au temps et à des formes de symbolisation et des usages différents

Ces mondes humains se déploient et se rencontrent sous un même monde, cette fois-ci non pas le monde infini de la science mais le monde connu et habitable que constitue la Terre dont les propriétés de finité et de sphéricité garantissent la rencontre des cultures. De ce point de vue anthropologique surtout qu'une des raisons qui rend légitime de poser la question de l'habiter en commun du monde, et comme un problème politique et juridique c'est cette sphéricité du globe, ce point est mis en avant par Kant dans l'article 61 de la Doctrine du droit qui porte sur le "Droit cosmopolitique". Il faut être attentifs dans cette communauté de civilisations qu'il appelle à devenir le monde terrestre au respect des différents projets culturels ainsi qu'aux intérêts communs de l'ensemble des hommes lesquels consistent dans la paix et la préservation des ressources communes.

Après avoir précisé ce que c'est que d'habiter le monde pour le vivant humain et identifié les raisons pour lesquelles cet énoncé renvoie à un problème cosmopolitique réel et fait sens, nous chercherons à analyser ce en quoi pour chacun d'entre nous cette idée d'habiter le monde fait sens. Peut-on décrire comme une préoccupation, une qualité de l'expérience ce motif d'habiter en tant qu'il se rapporte à ce qui s'étend indéfiniment ou delà de l'environnement familier ? Nous faisons l'expérience du monde dans la mesure où dans notre vie quotidienne bien que ce que nous utilisons et reconnaissons sont toujours des objets singuliers ces objets nous apparaissent toujours sur un fond perceptif et intentionnel : ma perception de la tousse sur la table s'accompagne toujours de perceptions possibles qui sont "co-données" comme "potentialités pré-tracées" et fait fond sur la conscience intentionnelle des perceptions qui la précèdent immédiatement. E. Husserl dans les Méditations cartésiennes décrit cette propriété fondamentale de notre vécu comme "horizon" et "structure d'horizon" (§ 19) : c'est cette structure de la vie perceptive et de

Concours

G A E

Section/Option

0 1 0 0 A

Epreuve

1 0 2

Matière

0 3 0 2

la vie de la conscience qui fait qu'au-delà d'une série d'objets donnés dans une visée intentionnelle j'ai toujours aussi conscience de ce que j'appelle le monde comme cette structure d'horizon qui est donnée comme corrélat non-intentionnel de ma perception. Toute perception s'accompagne de la conscience d'un ensemble d'au-delà potentiels de ma perception que je peux réaliser. Cette structure d'horizon consiste dans le fait que ces potentialités renvoient à leurs tour à d'autres potentialités et qu'en définitive toute ma vie de conscience s'accompagne de la totalité des horizons qui l'accompagnent toujours : le phénomène monde a d'abord pour moi ce sens d'horizon des horizons que Husserl cherche à expliciter dans les méditations Cartésiennes. Ce qui nous intéresse ici c'est que le monde comme horizon renvoie à une signification d'abord temporelle : toute perception est donnée dans un horizon d'attente comme possibilité d'une exploration plus poussée, d'un de la visée, par exemple d'un profil ~~que~~ de ma trousse que je sois pouvoir par mon action me rendre nécessaire. La perception de la chose est un appel à une multiplicité infinie de perceptions successives. En ce sens le monde comme infini m'est co-donné dans l'expérience perceptive.

Mais nous nous demandons ici dans quelle mesure le fait d'habiter, si il consiste seulement à s'habituer, à se constituer une familiarité et un confort dans l'existence, doit il nous conduire à cette préoccupation qui de l'habiter familier auprès de mes proches, dans ma chambre, nous met face au problème d'habiter le monde. Il semble en effet qu'habiter ce

soit se sentir à l'aise et "comme un poisson dans l'eau", être chez soi, dans son élément. Mais mon élément se distingue que par exclusion de ce qui n'est pas mon élément. Cette exception de l'hôte qui mobilise le sentiment d'appartenance est naturelle : nous avons tous besoin de stabilité et de pouvoir s'identifier à un groupe. Mais pour autant, la satisfaction d'être avec les autres, nos pairs est-elle toujours présente ? Il semble que souvent j'alterne entre l'envie de m'oublier avec les autres, dans l'activité, dans le jeu ou les mandorités, et l'agacement face à cet autre-soi qui de plus en plus m'absorbe. Je ressens alors le besoin de m'isoler de rentrer chez moi, d'être seul.

Si parfois nous cherchons la solitude c'est probablement que la satisfaction dans le groupe, dans l'identification aux autres, aux objets sociaux, n'est que temporaire et ne masque pas une inquiétude qui nous fait aller dans le sens contraire : inquiétude de nous perdre, de nous oublier dans cette identification aux normes collectives, aux identités ou aux fonctions. Cette expérience de la solitude nous met face à nous-même et dans cette expérience du retour à la solitude nous pouvons être saisi par un sentiment d'angoisse, sentiment de peur qui s'inquiète devant le rien, l'absence d'objet. Dans Être et Temps Martin Heidegger affirme que ce devant quoi je m'angoisse c'est le monde. Or pour Heidegger ce qui se révèle dans l'angoisse c'est cette structure existentielle de la réalité humaine qui est qu'elle est "être au monde", c'est à dire que la signification "monde" la manière dont les choses sont situées dans l'espace dont elles sont les unes auprès des autres n'a de sens et de réalité - qu'en tant qu'elles se rapportent à la réalité humaine (ou Dasein) comme être qui n'existe que sur le mode du projet c'est à dire comme "être toujours en avant de soi dans (un monde) comme être auprès (de l'étant-faisant-encore de manière intra-mondaine". Ce qu'il faut comprendre et qui est

mis à jour dans Être et temps c'est que le monde est une totalité de renvois qui synthétise les choses mais que ce monde n'est que la manière dont l'existence du Dasein se déploie comme "être jeté" cette ~~condition~~ condition "d'être-ou-monde" n'est pas à regarder comme conscience de ma localisation dans le monde comme point géographique dans l'espace homogène de la carte google sur laquelle j'ai me géo-localise, mais comme projet d'être qui a pour propriété de me donner un monde. Si l'existence humaine se caractérise par cette propriété d'être toujours hors de soi et d'avoir à être, alors on comprend la valeur existentielle de cette idée que j'habite le monde. Si être c'est être ou dehors, être en extase alors être authentiquement c'est chercher à se débarrasser des références identifiantes, des qualités, propriétés ou fonctions. De ce point de vue le monde est offert comme un devenir : "le monde n'est pas, il mondifie" ("ist nie, sondern Weltet") dit encore Heidegger. Le monde des outils que nous nous analysons tout à l'heure comme monde stock de l'ouvrage nécessaire à l'existence humaine n'est pas une construction symbolique qui vaut en elle-même elle vaut dans la mesure où elle est constituée en "totalité de renvois" (Être et temps § 16) par l'existence du Dasein comme projet qui est comme "être ouverts" qui met les choses en rapport de proximité. Cette propriété d'être toujours déjà là bas est donc une structure ~~essentielle~~ ontologique de notre être dès lors on peut à partir de cette description du phénomène du monde dans son rapport avec l'habiter construire une éthique de l'habiter qui soit une critique de l'identité de la recherche dans le groupe ou les rôles et le chez soi d'une identité à soi sans reste : si je suis un être qui a toujours à se réaliser et n'est rien sur le mode de l'être en soi, alors cette recherche est vaine. Il faut substituer à cela une ~~éthique~~ critique

des identités régionales et une éthique de l'ouverture à l'être. Un philosophe français, Jean Bénédict, qui n'était pas tout à fait un Heideggerien voit ainsi l'éthique des cyniques en cette formule: "c'est vivre dans les villes que nous perd, c'est vivre dans les ports qui nous sature." Nous pourrions aussi dire que finalement assumer ce que c'est qu'habiter c'est assumer d'être sur le mode du "transit".

Après avoir montré que l'astrosphère, l'organisation sociale et le travail productif étaient les conditions spécifiques de l'habiter humain et que cet habiter était la production d'un monde humain et du monde naturel, nous avons montré que le monde est une structure propre à la réalité humaine en tant qu'elle organise toujours déjà les rapports de ^{distance} comme monde ambiant à partir de sa structure d'être sur le mode du projet du "voir à être". Monde et réalité humaine sont des concepts constitutifs et le monde à la corrélation d'un advenir d'une réalité qui est en procès. De ce point de vue habiter le monde signifie se familiariser par l'intermédiaire d'un englobement d'objets qui signifie en tant qu'il retourne du Dasein comme projet d'être. En un mot le mode de l'habiter humain est essentiellement le travail comme activité qui dure auprès des choses et qui par leur façonnage se manifeste et se projette.

L'habiter propre à l'homme et qui ouvre un monde comme advenir est donc le mode du travail humain. Pourtant il semble que dans nos sociétés industrielles où le travail est partout, où la production est mondiale et où l'activité humaine se matérialise géographiquement de plus en plus, nous nous sentons de plus en plus coupés de l'activité qui se déroule sous nos yeux. Et c'est le travail sans sa forme actuelle séparée de son produit et de son sens, travail déshumanisé de l'homme comme unité de force de travail

Concours

Section/Option

Epreuve

Matière

6 A E

0 1 0 0 A

1 0 2

0 3 0 2

échangeable, qui nous permet d'incarner l'aliénation, la perte corrélatrice de soi et du monde. Ici on peut tenter de montrer que le travail n'est pas par essence aliénation mais seulement dans la mesure où il consiste à ne pas réaliser par l'intermédiaire du façonnage des choses et de la nature la vie humaine comme nature en devenir. Dans les manuscrits de 1844 dits "Economico-politiques" Marx oppose le travail aliéné au travail vivant, ce dernier est un travail qui est décrit comme enrichissement et création, par l'intermédiaire de l'usage, des besoins humains. Marx prend l'exemple du sens musical de l'homme qui ne se réalise que par l'intermédiaire de son objectivation dans des objets qui n'existent pas entièrement à son objectivation lors de la production d'instruments et de mélodies. À l'inverse, le travail aliéné c'est le travail réifié réduit à une quantité de force vitale à reproduire et en valeur monétaire et reposé des biens qu'il attribue à produire. Pour Marx l'aliénation c'est le produit d'une scission entre l'homme et son objet et de la projection de la "richesse" (fruit du travail humain, créateur d'usages) dans les choses comme valeur d'échange et argent.

Ce processus de séparation rend l'homme étranger au monde des choses qu'il produit. Ce phénomène est décrit dans un sens distinct par Heidegger comme déimondisation au § 16 de Être et Temps. Dans les deux cas la perte de la valeur des choses pour le projet humain qui se réalise dans le temps et par le travail, l'occupation, et l'effet de l'interruption de la valeur pratique des

choses comme outil et totalité de renvois en vue d'un usage (etc.). On peut penser que le Capitalisme a pour effet de substituer à la forme "vivante", chargée de significations humaines en devenant du travail une forme qui mécanise, soumet l'homme aux rythmes mécaniques de la production et le sépare de son produit.

Un des effets du Capital qui nous conduit de plus en plus rapidement vers un ordre mondial unifié et uniformisé régit par les échanges économiques et l'augmentation des profits c'est de nous faire édifier un environnement spatial de plus en plus continu, unifié auquel nous sommes étrangers. Mais dans les grandes entre que la nécessité de l'accumulation et de la hausse du profit inhérent au Capitalisme a pour effet de transformer qualitativement le temps et ~~de~~ l'espace. Si un des effets du Capitalisme en tant qu'il conduit à accélérer les vitesses des circulations pour maximiser le profit (relatif à la production) et ainsi à réduire l'espace et à ~~à~~ faire du temps et de la circulation spatiale une dimension structurante du monde, il montre aussi qu'en fait que l'industrie doit toujours extorquer plus de plus-value sur le travail vivant, celle-ci est conduite à s'étendre sans l'espace et à mettre de plus en plus d'individus au travail en justifiant les unités de production. Le mouvement du Capital peut ainsi se décrire comme un vaste mouvement de conversion du travail vivant qui insiste dans la Φ dynamique temporalisée du façonnage exprimant un besoin humain en du travail mort et spatialisé en marchandise.

Nous nous cherchons dans ce livre à examiner en quels sens peut être compris le fait d'habiter le monde, c'est à dire de se rapporter au monde comme à une dimension qui excède le monde ambiant et familier de l'habitation

Nous nous montrons que l'homme a pour caractéristique d'avoir toujours à produire son mode d'existence et que ce mode d'existence se manifeste comme un devenir comme une tâche toujours à réaliser. Dès lors il semble évident que le où de l'habiter de l'homme n'a en droit pas de limites et que c'est le projet de l'homme comme individu mais aussi comme devenir historique qui rend actuel et toujours ouvert - la question de l'habiter le monde. Ce point de vue des enjeux politiques et écologiques liés à la mondialisation rendent plus aiguë la question de la transformation de l'ordre capitaliste qui conduit à détruire le monde et l'homme.

